N°2254
SEMAINE DU JEUDI 17 JANVIER 2008

À la Une, Dossier Tibet

Tibet : le défi à la Chine

Cinquante-sept ans après son annexion par la Chine, le Tibet vibre encore. Sans armes, sans parti de l'indépendance et sans meetings, les 6 millions d'habitants des hauts plateaux éclatés entre la Région autonome du Tibet et quatre provinces opposent la plus noble et la plus captivante des résistances : la culture. A l'heure où Pékin se lance à corps perdu dans la croissance économique et prétend entraîner la société entière dans le mercantilisme (lire le reportage de Sylvain Courage), une âme libre perdure dans les grands espaces himalayens, les temples photographiés par Matthieu Ricard et dans le bouillonnement de la jeune génération tibétaine rencontrée par Ursula Gauthier

Ce n'était pas des lamas en robe pourpre, mais des étudiants en baskets venus des Etats-Unis. Avec une science rare du timing et un art consommé du symbole, ces militants tibétains d'un genre inédit ont fait irruption au milieu de la cérémonie de lancement des JO. En août 2007, pendant que Pékin fêtait en grande pompe le compte à rebours des derniers 365 jours, six varappeurs déroulaient prestement sur la Grande Muraille une immense banderole à la gloire du Tibet libre. Au même moment, à 3 000 kilomètres de là, au camp de base de l'Everest situé en territoire tibétain, trois alpinistes parodiaient la cérémonie de Pékin et allumaient « la torche olympique tibétaine » au son de l'hymne tibétain. Rude coup pour la Chine. Dans sa marche vers la gloire olympique, elle tenait à se parer des prestigieux emblèmes tibétains : l'Everest, par le sommet duquel doit passer la torche, conçue spécialement pour brûler avec une flamme visible dans l'air raréfié des cimes. Et l'antilope tibétaine, espèce menacée choisie comme mascotte des JO… Mais les enfants de l'exil ont décidé de renvoyer sa propagande à la Chine. Non, le Tibet n'est pas chinois. Non, vous n'avez pas le droit de gravir l'Everest sans l'assentiment des Tibétains. Non, vous ne défendez pas les espèces menacées du Tibet, vous exploitez ses ressources en puissance coloniale sans scrupules. La claque infligée à la très sensible « face » des mandarins rouges est d'autant plus cuisante que, de son côté, le dalaï-lama accumule les petites victoires diplomatiques. Ses négociations avec les Chinois sont au point mort. Lors de la dernière rencontre, en juin 2007, la partie chinoise a même nié l'existence d'un quelconque problème tibétain. « Il n'y a pas de problème avec le Tibet, il n'y a qu'un problème avec le dalaï-lama », ont-ils affirmé sèchement. Bloqué sur ce front, le dalaï-lama investit donc le champ diplomatique. L'an dernier, il a été reçu coup sur coup par la chancelière allemande Angela Merkel, le Premier ministre autrichien, le Premier ministre canadien – qui a accordé la citoyenneté d'honneur à cet exilé contraint de vivre depuis plus de quarante ans avec des papiers de réfugié (lire p. 20)… Le sommet, c'est à Washington, le 17 octobre, avec la remise de la médaille d'or du Congrès, sous la coupole du Capitole, en présence de George Bush. Pékin a eu beau tempêter, menacer de représailles économiques, le charme du moine en robe pourpre paraît irrésistible. L'épineuse « question » que Pékin croyait éclipsée par les fastes technologiques du train « le plus haut du monde », dissoute dans l'avalanche d'investissements qui s'abat depuis peu sur la Région autonome (lire p. 28), promet donc de perturber sérieusement l'apothéose programmée des JO en août 2008. Les Tibétains de l'intérieur ne sont pas en reste. Reliés aux exilés par le bouche-à-oreille et les réseaux technophiles, ils suivent quasiment en temps réel tout ce qui se trame. Prenant le relais des militants de l'extérieur, ils multiplient les actes de pur courage et dénoncent de plus en plus audacieusement le viol de leurs libertés religieuses et civiques (lire p. 26).

Mais le plus rageant pour les Chinois, c'est qu'aucun cadre tibétain n'est fiable. « Ils sucent le sein de la mère patrie [la République populaire de Chine], accuse une dépêche interne, tout en tenant le dalaï-lama pour leur mère. » Ainsi la généreuse Chine aurait prodigué en pure perte ses largesses à une classe de « cadres issus de l'ethnie minoritaire ». Ceux-ci ne détiennent pratiquement jamais les postes de pouvoir, dévolus aux Chinois Han (l'ethnie majoritaire de Chine). Mais les avantages abondent : mieux payés que la moyenne nationale, mieux lotis en termes de logement et de couverture sociale, leurs enfants sont éduqués dans les meilleurs lycées et vont étudier dans les meilleures universités de la côte. Les postes de fonctionnaires au Tibet leur sont réservés en priorité. Parallèlement, ils peuvent décrocher auprès des banques d'Etat des crédits à des taux de faveur qui leur servent à lancer des business juteux dans un contexte – le marché tibétain – dénué de concurrence. Et surtout à l'abri de toute mauvaise surprise. « Le Tibet est la province la plus corrompue de Chine, accuse un intellectuel de Lhassa. Et ici, contrairement au reste du pays, aucun responsable indélicat n'a jamais été puni pour corruption. Chinois comme Tibétains, ils se sucrent honteusement, ces derniers avec l'excuse commode que "c'est de l'argent chinois, pourquoi se priver ?" » Les gosses de riches qui paradent dans les vastes avenues du nouveau Lhassa chinois au volant de coûteux Land Cruiser sont les enfants gâtés de cet investissement sélectif consenti par Pékin. Et pourtant tous les indices concordent : les cadres tibétains sont à plus de 90% de fervents bouddhistes, malgré l'interdiction sévère faite aux officiels de fréquenter les temples, de posséder des images pieuses ou même de porter une médaille bénie. Nombreux sont ceux qui se lèvent très tôt et se déguisent en joggeurs pour faire discrètement la kora, le grand tour de la ville sainte que des centaines de pèlerins accomplissent rituellement. Même les moins

fervents, en particulier les trentenaires et les quadragénaires, grondent contre la main qui les nourrit. « Connaissant parfaitement la Chine, ils ont compris que le Tibet prétendu “autonome” jouissait en réalité d’une autonomie nettement moindre que les autres régions, explique l’intellectuel. Tout est téléguidé directement à partir de Pékin, et ces jeunes cadres se sentent frustrés. » Même les quelques collaborateurs de la première heure, parvenus au sommet de la nomenklatura à Pékin, ruent dans les brancards. Rallié à 15 ans au PC, Baba Phuntsok Wangyal, aujourd’hui octogénaire, est une figure historique de l’alliance entre certaines franges de la société tibétaine et les Chinois dès la « libération » de 1951. Aujourd’hui, de sa retraite dorée de Pékin, il écrit des lettres ouvertes à Hu Jintao l’adjurant d’inviter le dalaï-lama à rentrer au Tibet en lui accordant la réunification du territoire historique éclaté entre cinq provinces. Surprenante suggestion, quand on sait que ce grand Tibet – dont le dalaï-lama fait en effet la condition de son retour – est trois fois plus grand que la Région autonome actuelle, et représente pas moins d’un quart de la surface totale de la Chine… Bref, le Tibet gronde, et pas seulement sur ses marges rebelles où habitent les farouches Khampas, ces nomades du Kham (aujourd’hui rattachées au Sichuan), qui ont combattu l’invasion chinoise, protégé l’exil du dalaï-lama, fourni en soldats la guérilla qui opéra brièvement à partir du Népal.

Les Khampas n’ont pas cessé de s’agiter quand leurs droits étaient bafoués ou leurs rinpochés (maîtres spirituels) harcelés. Aujourd’hui, Pékin veut sédentariser ces nomades. Pour leur offrir enfin les services publics - écoles, hôpitaux, équipements et infrastructures - dont ils ont dû se passer jusqu’à présent, arguent les autorités. « Pour les couper de leurs racines et leur couper les ailes », soupçonnent les militants. Il est vrai que le Tibet a longtemps été tenu dans un état de sous-développement scandaleux, ce qui lui vaut jusqu’à aujourd’hui les pires scores en termes de scolarité, de santé publique, d’espérance et de niveau de vie. Le développement tant attendu arrive enfin. « Mais il s’agit d’une politique cachée de sinisation », entend-on partout à Lhassa. « Pékin ne cherche plus à stabiliser le Tibet - mission impossible - mais à le transformer », affirme sous le sceau de l’anonymat un responsable tibétain. Par un développement calqué sur le modèle chinois, par la marginalisation de la langue maternelle dès l’école, le regroupement des villages et la perte des habitats traditionnels, la fixation des nomades, l’appauvrissement de la formation religieuse dispensée dans les monastères. Bref, l’étouffement de la culture tibétaine. La question de la survie de cette identité aux prises avec une modernisation très intéressée est désormais débattue par un large public chinois, en particulier dans la vibrionnante blogosphère où elle est portée par une nouvelle génération d’auteurs tibétains s’exprimant en un excellent chinois. Contrairement à leurs prédécesseurs qui se faisaient les chantres de l’idéologie officielle et dénigraient leur propre culture jugée « rétrograde », ils sont les meilleurs avocats d’une identité qu’ils admirent et chérissent. Leur figure de proue se nomme Woeser (Weise, en chinois) (1). Bien qu’issue d’une famille de militaires enrôlés par l’Armée populaire dans sa marche vers Lhassa, cette poétesse de 40 ans critique vertement les politiques coloniales menées au Tibet, ce qui lui a valu de perdre son emploi, de voir ses oeuvres interdites et ses blogs fermés. Refusant de se taire, elle continue de poster ici ou là des textes qui sont repris et commentés par de nombreux aficionados. Le couple qu’elle forme avec Wang Lixiong, intellectuel chinois réputé, spécialiste et courageux défenseur des ethnies minoritaires, symbolise l’émergence d’une vision débarrassée de l’épais ethnocentrisme qui caractérise l’Empire du Milieu. On peut la voir à l’oeuvre dans le boom des publications consacrées au Tibet. Récits de voyage joliment illustrés, romans fantasticospirituels ou ouvrages érudits qui explorent les arcanes de cet univers teinté de mythes font d’excellentes ventes. Fini le temps où le Tibet symbolisait la barbarie, l’arriération et l’obscurantisme. Un artiste de Lhassa, dont l’oeuvre entière tourne autour du destin de son pays, affirme : « J’ai parmi mes clients des cadres chinois ‘tibétophiles’. » Une espèce inconnue il y a seulement vingt ans. Le Tibet est devenu « hype », pas seulement parce que l’on peut s’y rendre en train, mais parce que le besoin d’évasion, la recherche d’un « sens » se font pressants chez les cols-blancs des mégapoles chinoises. Et surtout l’appel d’une religion à la fois familière (la Chine aussi était historiquement bouddhiste) et puissamment exotique : les monastères grands comme des villes, les enseignements ésotériques du tantrisme, les lamas réincarnés, les « bouddhas vivants », tout ce qui est propre au bouddhisme tibétain exerce une attraction irrésistible sur la nouvelle middle class. Dans la file de touristes chinois qui se pressent aux portes du Potala, l’ancien palais du dalaï-lama, une voix chinoise s’exclame : « Nous, quand on va au temple, on brûle de l’encens pour obtenir un bon contrat, un diplôme ou une meilleure santé. Eux, poursuit la voix en désignant la file recueillie des pèlerins à la peau recuite, qui semblent sortis d’une gravure ancienne avec leurs vestes en peau de mouton, leurs turquoises et leurs moulins à prières, eux, quand ils prient, c’est pour la paix dans le monde et la libération de tous les êtres sensibles. C’est plus noble ! »
Le rapprochement est inédit, mais dans les régions orientales moins crispées que le Tibet central, les lamas recrutent des fidèles chinois (lire encadré p. 26). Parmi ces derniers, de nombreux millionnaires financent déjà à grands frais la restauration et l’embellissement des monastères. Etape suivante : ils font le voyage de Dharamsala, afin de se prosterner devant le maître de leur maître. Que peut donner à terme l’alliance du mantra tibétain et du carnet de chèques chinois ? Le dalaï-lama semble croire à une solution du casse-tête tibétain qui passerait par la rebouddhisation spontanée du peuple chinois avec, à la clé, un rôle de guide spirituel pour lui-même ou son successeur (lire interview p. 20). S’il dit vrai, ce serait aussi le moyen d’enclencher enfin la démocratisation de la Chine !

(1) « Mémoire interdite », à paraître en 2008 aux Ed. Bleu de Chine.

Ursula Gauthier
Le Nouvel Observateur

Les Rimbaud de l'Amdo

Vous avez devant vous un poète qui fait le pont entre tradition et modernité», plaisante Jabchen Dedrol en tirant de sa grosse veste tibétaine en peau retournée un petit ordinateur portable Wi-Fi. A 32 ans, ce poète emblématique de sa génération gagne sa vie comme professeur de tibétain à Machu, bourgade de nomades sédentarisés de l'Amdo, posée à 3 000 mètres d'altitude au milieu de grandioses pâturages où paissent les yacks. Il publie aussi des romans (parfois en chinois), des essais, des pièces de théâtre, des traductions, des critiques... Surtout, Jabchen anime le premier site littéraire en langue tibétaine. Avec ses 10 000 visiteurs, ses forums, ses blogs d'écrivains, tibetcm.com est le creuset où se cherche une littérature étonnamment jeune, enthousiaste et assoiffée de modernité.
«La poésie joue un rôle énorme pour nous, Tibétains, explique Jabchen. *Savez-vous qu'elle est née il y a seulement une vingtaine d'années, quand Deng Xiaoping a relâché le contrôle politique ? Et que son coeur, c'est ici, en Amdo, et pas à Lhassa ?»* C'est un Amdowa de génie, Thondrupgyal (1), qui donne en 1983 le coup d'envoi avec le premier poème en vers libres de l'histoire tibétaine, «Cascade de jeunesse». Une nouveauté absolue qui démode d'un coup le style ornemental hérité de la littérature sanskrite, confiné aux ouvrages religieux, et immuable depuis mille ans ! Avalanche de vers libres. Foisonnement des revues littéraires sur tout le plateau himalayen. Et, depuis, une passion nationale qui ne se dément pas pour la poésie.

«Jouissant d'un climat politique plus détendu, l'Amdo est un haut lieu de la littérature tibétaine moderne, autour de la petite ville de Repgong», explique la tibétologue Françoise Robin. Comme Thondrupgyal, le fondateur, Jangbu, la figure marquante de *«la seconde génération»* de poètes, est né là-bas. Professeur aux langues orientales à Paris depuis cinq ans, il est considéré comme un gourou littéraire par Jabchen et ses amis de *«la troisième génération»*, un groupe très actif de poètes trentenaires habitant autour de Repgong. *«Une rencontre de poésie lancée en 2005 par Jangbu au bord du lac Kokonor est l'acte de naissance de notre groupe*, raconte Dorje Caidan, rédacteur au quotidien de Repgong. *Notre point commun à tous, c'est l'accent mis sur l'expérience intérieure.»* L'idole de Dorje, c'est Rimbaud - il a posté sur son blog la première traduction en tibétain du «Bateau ivre» et de «Voyelles». Ce boulimique adore aussi Breton, Tzara, Joyce, et encore Genêt, Beckett, Kundera... Plus punk que son ami Jabchen, Dorje ne jure que par Dada. *«Notre nation a besoin de quelque chose d'explosif, de quoi bousculer son traditionalisme littéraire, religieux, culturel. Nous y travaillons. On nous appelle d'ailleurs «les poètes voyous»...»* La remuante bande est une collection d'excentriques dont les rencontres poétiques virent parfois au happening. Comme lors de cette récitation publique où un poète, moine de son état, déclamant ses vers en plein centre de Repgong, a senti le besoin de se dévêtir complètement *«sous le coup de l'émotion poétique»...* Scandale au monastère, ire du grand lama, remontrances du gouvernement local : les poètes voyous de Repgong sont en train d'inventer une authentique modernité tibétaine.

(1)*Seuls deux de ses nouvelles sont disponibles en français aux Ed. Bleu de Chine, «la Fleur vaincue par le gel» et «l'Artiste tibétain»*

Ursula Gauthier
Le Nouvel Observateur

Rock around Tibet

Il aura fallu attendre 1999 pour voir apparaître le premier groupe hard rock du Tibet. Namchak se réclame de Metallica, de Nirvana, du hip-hop, et se veut un groupe de fusion à la Red Hot Chili Peppers. Il mixe les sonorités heavy de ses modèles avec des instruments tibétains et les voix de basse des chants bouddhistes. Mais les thèmes restent classiques, voire un brin conservateurs : la famille, l'éducation, la critique du matérialisme, le karma, l'environnement... Plus préoccupés d'éthique bouddhique que de rébellion, les rockers de Lhassa tentent de parler au nom de la nation plutôt qu'au nom de leur génération.
Les vrais porte-parole de l'identité tibétaine, il faut les chercher, comme les poètes, en Amdo. C'est là que pour les mêmes raisons *(lire encadré p. 17)* sont apparus des chanteurs folk adorés de tous les Tibétains. Chaque chanson de Yadon, Kunga, Dhube accède rapidement au statut d'hymne national. Habillés du costume chamarré des hauts plateaux, grattant la mandoline, chantant des airs traditionnels avec les vibrations de la glotte caractéristiques des voix nomades, on les prendrait presque pour des bardes attardés. Mais, à travers la folklorisation imposée, les chanteurs de l'Amdo réhabilitent l'identité tibétaine, y compris sa dimension religieuse. Bien qu'en butte à la répression le Khenpo de Larung Gar ainsi que le site de ce campement monastique *(lire encadré p. 26)* sont évoqués avec vénération dans de nombreux clips. Plus osées encore, les allusions à peine voilées à l'absence du dalaï-lama. «Le Soleil, la lune et les étoiles» de Kunga se lamente sur la séparation des *«trois frères»* : le *«soleil»* parti vers le sud - le dalaï-lama -; la *«lune»* disparue derrière les nuages - le panchen-lama dont on n'a aucune nouvelle -, et *«les étoiles»* perdues dans la pluie et le brouillard - le peuple tibétain privé de ses guides spirituels. Au Tibet, on offre aux chanteurs des *khatag*, des écharpes blanches, en signe de respect.
Quand Kunga monte sur scène, il finit littéralement enseveli sous un monceau d'écharpes offertes par un public en délire. «Le Soleil, la lune et les étoiles» est le manifeste voilé de la résistance.

Ursula Gauthier
Le Nouvel Observateur

Hollywood lévite

Le bluesman déjanté Tom Waits accompagné par la chorale tibétaine The Gyuto Tantric Choir : c'est la dernière production hollywoodienne destinée à venir en aide au Tibet. Un concert, puis un disque, produits par la fondation du comédien Richard Gère, disciple du dalaï-lama, dont tous les bénéfices ont été consacrés au soutien des populations et à la préservation de l'héritage culturel et spirituel du haut plateau himalayen. Trop fort, le dalaï-lama ! Depuis une quinzaine d'années, la réincarnation du bodhisattva de la Compassion est parvenue à mettre le gratin de Hollywood dans la poche de sa robe carmin. Fascinées par le bouddhisme, et notamment le zen très en vogue en Californie depuis les années 1960, quelques grandes âmes de l'usine à rêves - Harrison Ford, Oliver Stone, Paul Simon, George Lucas, Ethan Hawke, UmaThurman... - se sont saisies de la cause tibétaine après la révolte de 1989. A tel point que Steven Seagal, plus connu pour ses films d'action, a été identifié par Penor Rinpoché, maître de l'école bouddhiste tibétaine nyingmapa, comme *tulku*, c'est-à-dire réincarnation d'un grand lama.
Plusieurs superproductions ont été consacrées à la geste tibétaine. «Little Buddha» (1993) de Bernardo Bertolucci raconte l'histoire d'un enfant de Seattle que des moines du Bhoutan désignent comme une réincarnation de leur lama. «Sept Ans au Tibet», du Français Jean-Jacques Annaud, avec Brad Pitt, est une adaptation du roman initiatique de l'alpiniste autrichien Heinrich Harrer qui s'établit au Tibet dans les années 1940. Mais la pépite sous-estimée est sans doute «Kundun» (1998), fresque esthétique et spirituelle retraçant la vie du 14^{e} dalaï-lama tournée par Martin Scorsese. Enfance de celui qui deviendra un dieu vivant, initiation, invasion chinoise, exil en 1959 : le long métrage que vous propose «le Nouvel Observateur» est un must !

Sylvain Courage
Le Nouvel Observateur

Rencontre avec le Dalaï-lama

«Je suis un marxiste en robe bouddhiste...»

Il ne rate pas une occasion de rire à gorge déployée. Pas de langue de bois, pas de sermon, pas de récriminations... Entretien avec le leader politique le plus cool du monde

Le Nouvel Observateur. - *Un des arguments les plus forts des Chinois à l'appui de leur occupation du Tibet est que leur intervention a mis fin à un régime féodal, à une société inégalitaire. Etes-vous d'accord avec ces critiques ?*
Le dalaï-lama. - Le Tibet du passé, son système social et politique étaient sans conteste arriérés. Cependant, comparée avec la société féodale chinoise, ou indienne, à la même époque, la société féodale tibétaine était plus compatissante. Par exemple, il y avait à mon époque une prison au Potala qui comptait entre 20 et 40 prisonniers, et l'équivalent dans chaque district. Mais aujourd'hui il existe partout au Tibet des milliers de prisons ! C'est vrai, dans le passé, quelques privilégiés exploitaient leurs sujets, ce qui est totalement injuste, y compris d'un point de vue bouddhiste. Mais maintenant, nouveau maître, nouveau seigneur ! Tous les Tibétains sont devenus les sujets de nouveaux maîtres. Comme l'a résumé le défunt panchen-lama juste avant sa mort : les quelques développements positifs amenés par les Chinois ne peuvent compenser toutes les destructions qu'ils ont commises.

N. O. - *Après avoir longtemps usé des armes pour soumettre le Tibet, aujourd'hui les Chinois recourent aux investissements massifs et aux flux de migrants chinois...*
Le dalaï-lama. - Ils n'ont pas cessé de se servir des armes pour écraser les révoltes. Mais l'agression démographique est très grave, il faut le faire savoir au monde. Une nation ancienne avec un héritage culturel exceptionnel est en train de mourir. Intentionnellement ou non, une sorte de génocide culturel a cours. Lhassa compte environ 100 000 Tibétains pour plus de 200 000 Chinois. De même, dans les régions, il y a maintenant des Chinatowns flambant neuves partout. Les Tibétains sont devenus une minorité dans leur propre pays. Or le gouvernement chinois continue de le nier... Par ailleurs, dans la société chinoise, comme toutes les valeurs traditionnelles ont été détruites, il n'y a plus de morale. Seul compte l'argent. Il en découle une vague de corruption à tous les niveaux, et des calamités comme le travail des enfants dans les campagnes. C'est impensable que dans ce pays socialiste dirigé par un parti marxiste de telles choses se produisent. Il m'arrive de penser que je suis plus marxiste qu'eux. [Rire.] Un marxiste en robe bouddhiste. Je suis persuadé que la culture bouddhiste tibétaine, qui est une culture de la compassion, peut être d'un grand secours pour la République populaire de Chine.

N. O. - *Il semble que les Chinois ont aujourd'hui grand besoin d'une direction spirituelle et que certains se tournent vers vous. Pensez-vous pouvoir tenir ce rôle ?*
Le dalaï-lama. - Certainement. En tant que moine bouddhiste, je ne fais pas de distinction entre Chinois, Tibétains, Indiens, Européens, Africains... Je serai toujours prêt et heureux de servir les Chinois spirituellement, en promouvant les valeurs humaines. Au moment du massacre de Tiananmen, je me suis fait la promesse d'accomplir, dès que les circonstances le permettront, une cérémonie de purification bouddhiste sur la place Tiananmen, de prier pour les milliers de personnes qui y sont mortes.

N. O. - *A propos de votre succession, la rumeur suggère que le jeune Karmapa pourrait être un bon choix*.
Le dalaï-lama. - De nombreux lamas sont d'avis que je nomme mon successeur de mon vivant, car de nombreuses années séparent la découverte de la jeune réincarnation de sa majorité. Théoriquement, c'est tout à fait faisable. Il existe un terme tibétain spécifique qui signifie «se réincarner avant sa mort». Un de mes maîtres avait ainsi été choisi par le 13e dalaï-lama comme la réincarnation de son propre maître, du vivant de ce dernier. De même, le 6e dalaï-lama était vivant au moment où le 7e dalaï-lama est apparu. Les Chinois, eux, déclarent que c'est contre les règles tibétaines. Il semble qu'ils sachent mieux que moi, et que je doive apprendre auprès d'eux ! [Rire.]

N. O. - *Sur un plan plus personnel, vous arrive-t-il de ressentir du découragement ?*
Le dalaï-lama. - Presque pas. Il faut accepter la réalité. Si la réalité est sans espoir, je la reconnais comme telle. Mais je n'en tire pas de frustration. J'accepte le fait. Un fait est un fait.

N. O. - *Donc pas de place pour le désespoir ?*
Le dalaï-lama. - Il y en a parfois, mais pas de nature à créer un sentiment de grand malheur. Au VIIIe siècle, un grand maître bouddhiste indien a dit : *«Face à une situation désespérée ou tragique, dites-vous cela : «S'il y a un moyen de h surmonter, pas besoin de s'angoisser; s'il n'y a aucun moyen de h surmonter, s'angoisser ne sert à rien. Il faut accepter»»* Cette façon de penser m'est d'un très grand secours. Ainsi avec la question tibétaine il y a des difficultés, mais il y a toujours la possibilité que ça change. Nous luttons avec une approche raisonnable. Déjà de plus en plus de Chinois montrent leur solidarité et leur soutien. Et le moral des Tibétains à l'intérieur du Tibet est très fort.

N. O. - *Quand vous pensez au Tibet, qu'est-ce qui vous manque le plus ?*
Le dalaï-lama. - C'était une humanité heureuse et paisible. Bien sûr, il y avait aussi des méchants au Tibet. [Rire.] Mais, dans l'ensemble, la communauté tibétaine et sa culture bouddhiste étaient pacifiques. Parfois, je pense aussi au climat. En Inde, au moment de la mousson, on se dit : *«Ah ! le climat de Lhassa, si sec, si agréable...»* Et puis quand on pense à Lhassa en hiver, toute cette poussière et tout ce vent, on se dit : *«Quelle chance que nous soyons en Inde !»* [Rire.] Tout est relatif...

N. O. - *Vous n'avez donc pas de nostalgie ?*
Le dalaï-lama. - Non, pas vraiment. Ce qui compte, c'est l'unicité de l'humanité. J'y crois vraiment, vous savez. Il y a un dicton en tibétain qui dit : *«Le lieu où vous vous sentez le plus heureux, c'est votre maison; toute personne qui vous témoigne de l'amitié est votre famille.»* Cela tient peut-être au fait que le Tibet est si vaste. Quand vous rencontrez quelqu'un au milieu de ces immensités, qu'il soit ami ou inconnu, vous êtes tous les deux ravis. Le besoin d'un autre être humain !

N. O. - *Que lisez-vous en ce moment ?*
Le dalaï-lama. - Surtout la presse. Dans le passé, j'aimais lire des livres de cosmologie, d'histoire mondiale, de philosophie occidentale. J'ai une série complète qui va de Platon et Socrate à Bertrand Russell, mais je n'ai plus le temps de les lire attentivement.

N. O. - *Si vous aviez quelque chose à dire aux Occidentaux, que leur diriez-vous ?*
Le dalaï-lama. - En fait, il n'y a pas beaucoup de différences entre les Occidentaux et les Orientaux. Il y a des problèmes émotionnels ici, mais on voit la même chose en Asie. [Rire.] On dit que les Orientaux sont plus religieux, ce n'est que partiellement vrai. Ce que je dis aux Asiatiques, je le dis aussi aux Occidentaux. Nous sommes tous les mêmes êtres humains : on a le même corps, le même esprit, les mêmes émotions, les mêmes problèmes. Naissance, mort, et toutes sortes d'événements non désirés, c'est pareil pour tous. Chacun doit comprendre que les événements d'aujourd'hui sont dus à des causes passées. C'est le cas y compris avec la tragédie tibétaine. Les générations précédentes ont vraiment négligé la réalité : la réalité du monde, la réalité du XX^{e} siècle. Mais je tiens à préciser que les valeurs matérielles sont limitées. Au cours des deux derniers siècles, les gens se sont concentrés sur le développement matériel, et les gouvernements se sont focalisés sur la planification économique. On a oublié l'éducation morale. C'est ce dont nous avons besoin. Parce que, en dernière analyse, la vie heureuse ne vient pas de l'argent, ni du pouvoir, ni de je ne sais quel avantage, elle vient de l'intérieur.

Ursula Gauthier
Le Nouvel Observateur

Tenzin Tsundue

Le franc-tireur de l'indépendance

C'est le héros de tous les jeunes Tibétains. Le front ceint d'un bandana rouge - *«jusqu'à ce que le Tibet recouvre sa liberté»*, promet-il -, Tenzin Tsundue a tout simplement déclaré *«sa»* guerre contre l'occupant : *«Je n'ai - ni n'aurai jamais - de maison, de femme, de carrière... Toute ma vie, je la dédie au combat pour libérer mon pays.»*
Son pays, il en rêve depuis sa naissance, quelque part au milieu des années 1970 - il ne connaît pas la date ni le lieu précis -, sur les chantiers du nord de l'Inde où ses parents, fuyant l'invasion chinoise du Tibet, travaillent comme cantonniers. A peine diplômé de la fac à Bombay, il file vers le Ladakh et traverse clandestinement la frontière. Il est arrêté, conduit à Lhassa, soupçonné d'être un espion à la solde de l'Inde. Les Chinois l'expulsent après trois mois de tortures. Si le but était de l'intimider, c'est raté. Tsundue est le plus ardent, le plus intraitable, le plus inventif des militants tibétains. Tout leader chinois en visite en Inde en sait quelque chose. En 2002, Zhu Rongji est à Bombay, dans un palace cinq étoiles. Tsundue grimpe la façade sur 14 étages et déroule une énorme banderole : *«Tibet libre ! Chine dehors !»* En 2005, il récidive avec l'actuel chef du gouvernement chinois, Wen Jiabao, brandissant devant la délégation chinoise médusée le drapeau du Tibet indépendant. De peur de le voir perturber le voyage officiel du président Hu Jintao en 2006, la police indienne l'assigne à résidence.
Ce casse-cou qui fait régulièrement de la prison - et la une des journaux - est à la tête d'une influente ONG, Friends of Tibet. Il est aussi le premier poète tibétain à avoir reçu un prestigieux prix littéraire indien. *«Nous avons trop compté sur le soutien de pays lointains. Il faut maintenant mettre le paquet sur nos voisins immédiats, comme les Indiens.»* Une pierre dans le jardin du dalaï-lama et sa stratégie de conquête douce de l'Occident. *«Je respecte Sa Sainteté, il est un bouddha et notre leader. Mais la liberté ne se mendie pas, elle se conquiert. On peut se battre pour l'indépendance avec des méthodes non violentes ! Chez nous, la non-violence est malheureusement l'excuse de l'inaction.»* En mars, il entreprendra avec d'autres enfants de l'exil cette marche de six mois et de 2 000 kilomètres dans le nord de l'Inde, qui les amènera, le jour de l'ouverture des JO à Pékin, au col de Natula : à la frontière du Tibet. *«Nous rentrons au pays. Ils devront tirer sur nous pour nous en empêcher.»*

Ursula Gauthier
Le Nouvel Observateur

Dharamsala, refuge du dalaï-lama

L'exil triste ou la révolte ?

Au nord-ouest de l'Inde résident depuis bientôt cinquante ans le bouddha vivant et son gouvernement. Sans véritable espoir de retour... D'où l'impatience de la jeune diaspora

De notre envoyée spéciale en Inde

Voir Dharamsala et mourir. Ils sont 2 000 ou 3 000 Tibétains de 6 à 75 ans à défier chaque hiver les effrayants déserts glacés de l'Himalaya pour passer clandestinement au Népal ou en Inde. Pourquoi l'hiver ? Parce que les frontières sont moins gardées. Pourquoi affronter le froid, le gel les risques de vol, de viol, et pire encore les coups, voire les balles des gardes-frontières chinois, qui ont ordre de descendre les fuyards ? Pourquoi courir ces risques insensés ? Les réfugiés répondent sans hésiter : *«Pour voir le dalaï-lama.»*
C'est la motivation première, l'espoir sacré des 100 000 Tibétains qui ont réussi à rejoindre leur chef exilé à Dharamsala, dans l'extrémité nord-ouest de l'Inde, depuis la répression du soulèvement de Lhassa en 1959. C'est aussi le rêve secret de 99% de leurs compatriotes, tout le monde sait que depuis bientôt cinquante ans le dalaï-lama reçoit chaque réfugié et écoute son histoire avant de lui donner sa bénédiction.
La seconde motivation des transfuges, c'est l'éducation. Au Tibet, les écoles sont chères, ou mauvaises, ou purement chinoises, ou carrément absentes (75% d'analphabètes dans les régions tibétaines, le pire score en Chine) . Dans les nombreuses institutions créées par les exilés, en revanche, l'enseignement est gratuit et de qualité (95% de scolarisés dans la diaspora). Au Tibet, tous les lamas capables de dispenser une formation religieuse sérieuse sont *«partis»*. Dans les énormes monastères reconstruits dans le sud de l'Inde, les transfuges peuvent recevoir l'enseignement de grands maîtres érudits. Pour les Tibétains, l'Inde est la terre sacrée du bouddhisme, le havre des persécutés, l'eldorado des réfugiés économiques. Et Dharamsala, la Jérusalem céleste où trône le Dieu-Roi débonnaire qui a donné à son peuple un Parlement élu, des institutions démocratiques et l'amitié du monde libre.

Pourquoi alors cette mélancolie tenace qui suinte de toutes les pierres de Dharamsala, malgré la luxuriance tropicale et les singes batifolant dans les arbres ? A dix heures de route de Delhi, sur les contreforts abrupts de l'Himalaya, Dharamsala semble posée en équilibre périlleux au bord des précipices. Tout est petit, étriqué, instable. Rues encaissées, maisons de poupée, placettes grandes comme un mouchoir de poche, lambeaux de quartiers dégringolant les à-pics rocheux... Et partout une invasion d'officines de yoga, de massage, d'astrologie et divinations diverses offertes par des non-Tibétains aux nonTibétains venus se payer à peu de frais un bain de new âge mâtiné d'exotisme. Partout, des souvenirs à deux sous fabriqués au Népal ou - quelle ironie ! - en Chine. Et, à côté des centres de méditation où se pressent des néobouddhistes russes, bouriates, coréens, californiens, taiwanais, néo-zélandais ou israéliens, des bars tristes où d'autres Israéliens, ex-soldats fuyant un conflit sans fin, se pintent, se défoncent et se castagnent dans l'espoir d'oublier leurs propres traumatismes...
«Oh, comme Lhassa me manque !», soupire Champa. Quand il était ado, à Lhassa, Champa se bagarrait avec des bandes rivales de gamins chinois. Inquiète de le voir virer voyou, sa mère avait payé 5 000 yuans (500 euros) un passeur pour qu'il l'emmène poursuivre ses études à Dharamsala. Aujourd'hui, à 25 ans, Champa a «réussi». Il possède un web bar branché et s'implique activement dans l'accueil des nouveaux réfugiés. Mais il n'est pas heureux. Il n'aime pas la cuisine indienne, ni la mousson et sa chaleur d'étuve, ni la musique de Bollywood. *«Nous sommes d'éternels réfugiés ici. L'Inde nous tolère tout juste et peut nous expulser à tout moment. Et je me dis parfois que j'ai plus de chances d'aller en Patagonie qu'au Tibet, qui est à peine à 120 kilomètres derrière ces montagnes»*, dit-il en souriant tristement.

En Patagonie ou ailleurs. Les jeunes exilés rêvent d'aller vivre dans un pays qui leur donnera la naturalisation et ce précieux passeport sans lequel on ne peut décrocher le visa chinois qui permet d'aller, au moins une fois dans sa vie, se remplir les yeux et les poumons de l'atmosphère des hauts plateaux. *«Je plains tant les jeunes qui doivent se dédier à un pays qu'ils n'ont jamais vu !»*, s'exclame Lhasang Tsering. 55 ans, une barbiche suave mais les yeux pleins d'éclairs, ce célèbre combattant de la cause est un bloc d'amertume. L'exil et surtout l'inaction forcée semblent le ronger de l'intérieur. Aujourd'hui patron d'une petite librairie à Dharamsala, il avait rejoint, à 18 ans, la poignée de guérilleros qui combattait l'invasion chinoise à partir du Mustang, au Népal, avec l'aide parcimonieuse de la CIA. Mais la reconnaissance par Nixon de la Chine de Mao avait mis fin à l'appui américain. Le coup de grâce, ce fut l'ordre exprès du dalaï-lama d'arrêter toute opération militaire. *«Des commandants se sont suicidés*, se souvient Lhasang avec émotion. *D'autres ont été tués ou jetés en prison au Népal. Les survivants ont fini manoeuvres sur les chantiers de Dharamsala...»*
Où est passé l'aspiration ardente à la liberté qui animait sa jeunesse ? *«J'ai tenté de dire à Sa Sainteté qu'il ne devait pas renoncer à la liberté. Dans sa grande sagesse, il en a décidé autrement, et devant le Parlement européen, à Strasbourg en 1985, il a publiquement renoncé à l'indépendance. Mais comment lutter si on ne sait pas pourquoi on lutte ?»* Sous la vénération obligée pointe une rage péniblement réprimée. Lhasang parle de la *«confusion des âmes»*, de l'*«hémorragie d'énergie»*, de la *«violence morale»* qui consiste à *«interdire de résister à la force brutale»*...

Ecartelés *«entre leur Dieu et leur pays»*, dépossédés de leur cause par *«des leaders qui raisonnent comme des saints»* - le professeur de philosophie Samdhong Rinpoche, Premier ministre élu, *«est également lama»*, précise Lhasang -, les exilés n'en peuvent plus de cette vertueuse impuissance. Indépendantiste affirmé depuis l'origine, le Congrès de la Jeunesse tibétaine - dont le premier président fut Lhasang Tsering vient de former, avec quatre autres grandes ONG de Dharamsala, un *«mouvement de résistance»* qui se veut rien de moins que le *«nouveau soulèvement du peuple tibétain au Tibet et en diaspora»*. L'avenir dira si le Tibet leur emboîtera le pas. Mais du côté des exilés la marmite bout. Déjà, l'été 2006, des militants de l'ONG Students for a Free Tibet (SFT) ont mené des opérations spectaculaires. Accompagné de quatre Américains, le Tibéto-New-Yorkais Tenzin Dorjee a pu, pendant une demi-heure, tenir une *«cérémonie tibétaine d'ouverture des JO»* au camp de base de l'Everest, avec déploiement d'une grande banderole *«Free Tibet»*, torche tibétaine et hymne national tibétain. Quand la police est intervenue, les images filmées étaient déjà disponibles sur You-Tube. Parallèlement, à Pékin, pendant que six militants de SFT déployaient une gigantesque banderole sur la Grande Muraille, la présidente de SFT, la TibétoCanadienne Lhadon Tethong, interpellait le président du Comité olympique Jacques Rogge, scène retransmise en direct par les serveurs de SFT à New York. *«Nous frappons là où le bât blesse : l'image avantageuse et fausse que la Chine tient à donner d'elle-même au monde»*, précise la présidente. Message aux stratèges chinois qui espèrent voir le problème tibétain s'éteindre en même temps que le dalaï-lama : mauvais calcul.

Ursula Gauthier
Le Nouvel Observateur

La résistance par la religion

Indestructible karma

Malgré la Révolution culturelle et le contrôle policier, les Tibétains n'ont jamais renoncé à leur foi. Au grand dam des autorités chinoises qui veulent dicter les réincarnations

Il y a trois mois, le 17 octobre 2007, le petit monastère de Sengesong, dans la province de l'Amdo (Qinghai en chinois) est envahi au milieu de la nuit par des villageois en fête. Hilares, ils font exploser des pétards et chantent dans la fumée du genévrier. Il faudra trois heures à la police locale pour comprendre qu'ils sont en train de célébrer la médaille d'or du Congrès américain qui vient d'être remise au dalaï-lama lors d'une cérémonie suivie en direct sur une radio américaine en langue tibétaine. *«Ils ont dû appeler en renfort plusieurs centaines de policiers et cerner le monastère pour réussir à refouler les habitants*», raconte, sourire en coin, un moine de Sengesong. Au même moment, la même manifestation éclatait partout sur les hauts plateaux, de la place ultra-fliquée du Jokhang à Lhassa aux villages en nids d'aigle du Kham oriental (province du Sichuan), en passant par les campements de nomades de l'Amdo.

Abasourdis, les Chinois prennent conscience de la popularité toujours au zénith de celui que les médias officiels s'acharnent pourtant à discréditer : un vil «*séparatiste*» vendu aux intérêts impérialistes, uniquement soucieux de récupérer son trône, de rétablir les privilèges pour les nobles et le servage pour les humbles. *«Un loup en robe de moine*», accuse «le Quotidien du peuple». La possession d'une photo du dalaï-lama est passible de prison. Une déclaration d'allégeance envers lui peut valoir des années en camp de travail assorties de brutalités dont Amnesty dresse la liste horrifiante.

Rien n'y fait. Tous les Tibétains continuent de souhaiter ardemment obtenir la bénédiction de la réincarnation d'Avalokiteshvara, le bodhisattva de la Compassion. Bien qu'ayant atteint l'Eveil qui lui permet de se libérer du samsara, le cycle sans fin des naissances et des morts, le bodhisattva a choisi de se réincarner, afin de guider tous les êtres sur la voie de la libération. Son contact est réputé protéger contre les malheurs en cette vie et une renaissance *«défavorable»* dans la prochaine. Surtout, le dalaï-lama concentre au plus haut point ce que la psyché tibétaine tient pour le trésor suprême : un immense savoir joint à une immense miséricorde.

En juillet 2006, une simple rumeur a suffi pour que des dizaines de milliers de nomades - 100 000, selon certains - convergent vers le monastère de Kumbum, dans l'Amdo, obligeant les autorités à déployer en catastrophe des forces anti-émeutes. Le bruit s'était répandu par SMS que Sa Sainteté rentrait en Chine pour faire ses dévotions dans ce haut lieu proche de son village natal. Quelques mois plus tôt, les foules avaient manifesté sans ambiguïté leur adhésion absolue à leur Dieu-Roi. Lors d'un enseignement public en Inde du Sud, il avait suffi que le dalaï-lama lance un appel pour la préservation d'espèces menacées comme le tigre, le léopard ou le lynx. En quelques jours, dans toutes les localités tibétaines, des habitants se sont réunis spontanément pour brûler en public des monceaux de fourrures, de brocards ornés des précieuses peaux. Un sacrifice extraordinaire, car ces costumes chamarrés que les nomades exhibent lors des courses de chevaux coûtent une fortune : de 30 000 à 80 000 yuans (3 000 à 8 000 euros). Furieuses, les autorités ont interdit les autodafés. Comble d'ironie, alors que la Chine cherche depuis des années à persuader les nomades de renoncer à leurs costumes traditionnels, le port de ces fourrures est désormais obligatoire pour tous les personnels payés par l'administration.

Longtemps, les communistes triomphants ont voulu *«sauver»* les Tibétains de l'aliénation religieuse, les *«éduquer»* dans la voie du socialisme. L'irrédentisme tibétain s'appuyant sur les monastères, dès la *«libération pacifique*» de 1951, les régions orientales du Tibet historique ont été sauvagement écrasées. Avec l'insurrection de Lhassa en 1959 et la fuite du dalaï-lama en Inde, la répression s'est étendue au Tibet central jusque-là épargné. La Révolution culturelle a ravagé le Tibet plus que toute autre partie de la Chine. A la fin des années 1970, il ne restait qu'une poignée de monastères sur les milliers que comptait le Tibet, les temples étaient transformés en porcheries, les lamas trimaient dans les goulags ou avaient été mariés de force.

Les mandarins rouges ont alors cru que la fureur révolutionnaire avait fini par avoir raison de la légendaire ferveur tibétaine. Dès son arrivée au pouvoir en 1977, Deng Xiaoping autorise la reconstruction des monastères. Avait-il prévu la frénésie qui a alors saisi toute la population tibétaine, investie corps et âme dans cette entreprise réputée la plus bénéfique pour le karma ? Les lieux saints ont été restaurés à une vitesse fulgurante... Une renaissance qui a dégénéré en révolte ouverte en 1989, réprimée dans le sang par Hu Jintao, l'actuel président chinois alors patron du Parti au Tibet.

Depuis, le pouvoir ne jure plus que par le contrôle des institutions religieuses. Le nombre de pensionnaires dans les monastères est soumis à quota. Des campagnes d'«*éducation patriotique*» visent à inculquer à tous les moines et nonnes une vision *«correcte»* de la religion, de la loi, de l'histoire. Elles se concluent toujours par une déclaration écrite de désaveu du dalaï-lama. Ceux qui s'y refusent sont renvoyés du couvent, voire jetés en prison où l'«*éducation*» vire à la torture nue. Plusieurs nonnes âgées de 15 ans à peine ont tenu tête, au prix de souffrances effroyables, à cette entreprise de destruction morale.

Voici que, depuis quelques années, les civils rejoignent les rangs de ces irréductibles. Dernier incident en date, Runggye Adak, un chef nomade respecté de Lithang, dans le Kham, prend la parole l'été dernier lors d'une fête traditionnelle, et appelle au retour du dalaï-lama. Son arrestation donne lieu à des heurts. Jugé en un temps record,

il est condamné à huit ans de prison.
Pourquoi la loyauté des Tibétains à un guide suprême qu'ils n'ont pas vu depuis bientôt cinquante ans ne faiblit-elle pas ? Aux yeux du pouvoir, la réponse est à chercher du côté des religieux habiles à manipuler leurs fidèles. D'où une intensification de la bataille bizarre, venant d'un régime radicalement athée, pour le contrôle de ceux qu'on appelle au Tibet les *tulku*, c'est-à-dire les réincarnations de dignitaires religieux. Les premières lances ont été brisées, en 1 995, à propos du choix du panchen-lama, deuxième dignitaire du bouddhisme tibétain. L'enfant choisi par le dalaïlama a été retiré de la circulation par les Chinois, remplacé par un autre enfant du même village, fils d'un membre du PC... Ce «faux panchen», aujourd'hui âgé de 18 ans, réside à Pékin. Quand il se rend au Tibet, sous forte garde, ses audiences publiques sont si peu fréquentées que le pouvoir a renoncé à le faire parader.
Autre déconvenue, le Karmapa, troisième plus grand *tulku*, qui avait été adoubé à la fois par le dalaï-lama et Pékin. Elevé au Tibet sous le contrôle de lamas dociles, le jeune Karmapa âgé alors de 16 ans a pourtant porté un coup fatal aux espérances de normalisation en faisant défection en 1999 pour rejoindre Dharamsala. Fin 2007, la Chine a annoncé des mesures visant à soumettre les *tulku* à l'approbation de Pékin. En ligne de mire, la succession du dalaï-lama âgé de 72 ans. Un nouveau mic-mac de vrais-faux *tulku* en perspective. Mais il n'est pas sûr que cela suffise à briser l'âme des Tibétains.

Ursula Gauthier
Le Nouvel Observateur

Résurrection d'un monastère

C'est dans le Kham oriental, rattaché à la province du Sichuan, que la renaissance monastique est la plus brillante. Localement, l'attitude des autorités est bien plus souple qu'à Lhassa. Dès 1980, cette relative ouverture a permis à Khenpo Jigme Phuntsok de créer, avec une centaine de ses disciples, un modeste ermitage dans une vallée reculée de Serthar. En dix ans, les pentes nues des collines se sont peu à peu couvertes de milliers de cahutes en rondins ou en pisé, bâties par les disciples attirés par le charisme du grand érudit, oecuméniste convaincu, ouvert a toutes les écoles bouddhiques. Le célèbre Larung uar, sans doute la plus colossale des «académies» bouddhiques au monde, est ainsi sorti de terre, avec à son apogée quelque 15 000 moines et nonnes, des initiations tantriques célèbres dans toute l'Asie, des aspirants venus de Taïwan, Singapour, Malaisie... Et surtout un millier de moines chinois, installés à demeure dans ce campement monastique totalement étranger à leur propre tradition bouddhiste, reçoivent des enseignements en traduction chinoise simultanée ! En 2001, les autorités ont bien tenté d'y mettre un coup d'arrêt, un millier de baraques furent démolies manu militari. Mais après la mort du supérieur Khenpo Jigme Phuntsok (2004) l'héritage est bien vivant. Une centaine de docteurs en théologie sont partis enseigner dans toute l'Asie. Aujourd'hui, malgré un accès contrôlé, environ 6 000 moines et nonnes résident à Larung Gar, ainsi qu'un millier de fidèles laïques. Et, en dépit de l'interdiction faite aux lamas de les accueillir, de plus en plus de jeunes Chinois y suivent l'initiation spirituelle introuvable chez eux.

Ursula Gauthier
Le Nouvel Observateur

Et si «le troisième pôle» fond ?

En principe la station météorologique de Shikaze, deuxième ville du Tibet, est destinée à devenir l'une des sentinelles du réchauffement climatique. Elle participera à un réseau de 41 antennes d'observation réparties dans tout le massif himalayen jusqu'au mont Everest où un relais automatique devrait transmettre des données depuis l'altitude de 5 300 mètres. Budget annoncé par Pékin : 27,35 millions de yuans. Mais voilà, le projet annoncé dans la presse semble avoir pris quelque retard... *«Nous n'avons pas* encore reçu *les crédits et le matériel»*, explique Li Zhiyuan, le directeur adjoint de l'antenne de Shikaze. Dommage, car il y a urgence. *«Depuis trois ans, nous avons déjà observé que les températures en hiver ont été anormalement élevées. Et des missions scientifiques ont constaté que les glaciers reculaient.»* La fonte des glaces ! Un scénario catastrophe pour toutes les régions - Chine, Inde, Bangladesh, Asie du Sud-Est... - traversées par les grands fleuves qui prennent leur source au Tibet. Car l'immense massif, que l'on surnomme «le troisième pôle» est bel et bien la troisième réserve d'eau sur la planète après l'Arctique et l'Antarctique. Mais les premières conséquences se produiraient au Tibet lui-même : déjà certains experts redoutent que le réchauffement du permafrost, ces terres gelées des hauts plateaux tibétains, ne provoque des dommages à la ligne de chemin de fer Pékin-Lhassa...

Sylvain Courage
Le Nouvel Observateur

Développement à la chinoise...

Le supermarché contre le temple

Chaque année, Pékin investit plus. Officiellement, pour faire décoller la Région autonome. Mais les Chinois ont un plan secret. Explication

Au Tibet, la Chine rejoue la conquête de l'Ouest. Et, comme au temps des pionniers, le train ouvre la voie. Près de 2 000 kilomètres de rail grimpant jusqu'à 5 000 mètres d'altitude dans des paysages à couper le souffle, des dizaines d'ouvrages d'art dans les chaînes himalayennes, plus de 26 milliards de yuans investis (1) et 48 heures de voyage de Pékin à Lhassa...
Au Tibet, c'est certain, plus rien ne sera comme avant. *«Ce train, bien plus que les routes que nous avions construites jusqu'alors, nous a désenclavés. Il a permis d'abaisser les coûts de transport des matières premières, de développer le commerce et d'attirer 1,5 million de touristes l'an dernier»*, résume Nyima Tsering, Tibétain jovial et vice-gouverneur de la Région autonome du Tibet. Grande réalisation et fierté de toute la Chine, ce chemin de fer «sur le toit du monde» a dopé l'économie locale. *«Ces six dernières années, nous avons connu un taux de croissance annuel moyen de 12%. Et l'an dernier, pour la première fois, le revenu moyen par habitant a dépassé 10 000 yuans* (1 000 euros) cassure l'édile. Ville-champignon, Lhassa s'est hérissée de grues. Des dizaines de milliers de migrants venus des provinces chinoises, saisonniers ou permanents, occupent les barres d'immeubles neufs ou les villas des nouveaux quartiers. Le long des avenues s'alignent hôtels, supermarchés, banques et centres commerciaux. Sur son rocher, dominant encore la ville qui s'étend jusqu'aux pentes des montagnes, le palais du Potala, ancienne demeure du dalaï-lama, est désormais encerclé par les boutiques.

Certes le capitalisme est encore balbutiant au pays des lamas. Mais, attirés par des taux d'intérêt inférieurs de 2 points à la moyenne nationale, 700 000 entrepreneurs y tentent leur chance. Les investissements nationaux et internationaux ont atteint 845 millions de yuans en 2007, en hausse de 29% par rapport à 2006. Les secteurs en pointe ? Le tourisme, l'industrie minière, l'agroalimentaire et la médecine tibétaine ! «*Déjà huit entreprises basées au Tibet ont été introduites à la Bourse de Shanghai»*, explique Huang Dingping, le directeur adjoint de Tibet Securrries, une officine de courtage qui a déjà recruté 20 000 investisseurs particuliers dans la Région autonome. Une *success story* locale ? La brasserie de Lhassa, jointventure montée avec le danois Carlsberg qui s'est dotée d'une usine ultramoderne avec des cuves de brassage contrôlées par ordinateur. A la clé, une production en hausse de 25% cette année et un franc succès dans les nombreux bars de Lhassa...

Et puis il y a ce que la propagande officielle montre moins : l'exploitation croissante des ressources naturelles. Cuivre, chromite, magnétite, bore, plomb, zinc, or... Plus de 116 minerais différents ont été repérés par les géologues dans l'immense massif montagneux, dont une quarantaine présentant des réserves exploitables. Depuis des années déjà, de mystérieux convois de camions bâchés sillonnent les routes. Mais le recours au train, qui permet d'acheminer les équipements lourds et de charrier les matières pondéreuses, donne un coup de fouet à l'extraction. Un prolongement de la ligne Qinghai-Tibet vers Shikaze, deuxième centre urbain et plaque tournante de l'exploitation du cuivre, est planifié. Les barrages hydroélectriques et usines géothermiques qui se multiplient fourniront l'énergie... Ajoutez à cela des réserves colossales en eau et en matériaux de construction et vous comprendrez que le grand désert tibétain recèle bien des richesses pour une puissance économique mondiale en plein essor.

D'autant que la République populaire fait coup double. En développant le business, elle espère aussi dissoudre le particularisme tibétain ! Cette stratégie typiquement coloniale a été formulée à la fin des années 1980. A l'époque, la conversion à l'économie de marché décrétée par Deng Xiaoping commence à s'appliquer dans les régions les plus reculées. Certes Hu Jintao, alors gouverneur du Tibet et surnommé «le boucher de Lhassa», réprime sauvagement les révoltes de 1989. Mais celui qui est aujourd'hui devenu l'homme fort de toute la Chine théorise aussi une nouvelle politique en *«trois principes : investir pour le décollage économique, créer un climat social stable, garantir la croissance à long terme...»*
Depuis lors, le Tibet bénéficie de toute l'attention des argentiers de Pékin : l'an dernier, 16 milliards de yuans ont été injectés par la puissance publique dans l'économie locale. Et ce n'est qu'un début. Dans les cinq prochaines années, le gouvernement central omniprésent consacrera encore quelque 78 milliards de yuans aux grands travaux sur les hauts plateaux. Au programme : 1 80 projets, qui vont de la remise en état des routes commerciales menant au Népal à l'édification de nouvelles usines hydroélectriques, en passant par la restauration des sanctuaires bouddhistes ou la protection de l'environnement. En guise de symbole, avant l'ouverture des jeux Olympiques de Pékin au mois d'août 2008, les 110 kilomètres de route qui mènent au camp de base du mont Chomo Lungma - l'Everest ! - seront aménagés... en autoroute !

Cette politique volontariste a bien sûr ses limites. Le Grand Ouest himalayen n'est guère propice à l'industrie de main-d'oeuvre qui fait des miracles sur les côtes chinoises. Dans la périphérie de Lhassa, la vaste «zone de développement économique et technologique» aménagée sur les décombres d'un quartier de migrants tibétains n'a pas fait le plein d'usines escompté ! «*La main-d'oeuvre est plus rare que dans le reste de la Chine et donc plus*

chère. Les coûts de transport et le climat d'altitude ne nous permettent pas d'être compétitifs», reconnaît le vice-gouverneur. Mais depuis l'inauguration du train, la stratégie s'est affinée : le Tibet doit se spécialiser dans des productions pour lesquelles il dispose d'un avantage concurrentiel : l'eau minérale captée à plus de 5 000 mètres, la pharmacie traditionnelle par les plantes dont raffolent les Chinois... Et surtout le tourisme et les services - 64% du PIB tibétain ! - qui doivent permettre de réconcilier le temple et le supermarché. *«Le patrimoine et les traditions du Tibet sont nos meilleurs atouts»*, confie Tranor, le directeur adjoint de l'Agence régionale du Tourisme, où l'on songe à abolir les laissez-passer qui freinent l'arrivée des visiteurs étrangers - 350 000 l'an dernier - de plus en plus désireux de se ressourcer dans les grands espaces et les monastères. *«Mystérieux Tibet, jeunesse du monde»*, clame le slogan officiel...
Et les Tibétains dans tout ça ? La propagande officielle jure qu'ils sont au coeur du projet. Et fait valoir les efforts consentis pour améliorer les conditions de vie d'une population (2,7 millions d'habitants) encore rurale et nomade à 85%. Dessertes routières, eau potable, électricité, éducation, santé, assurance sociale : les «aspects positifs» de la sinisation sont mis en avant... Surtout dans le village modèle que les autorités locales font découvrir au journaliste français ! *«En 2005, des terres ont été attribuées à chaque famille. Des programmes de rénovation ont permis de rebâtir nos maisons, et nos enfants peuvent aller à l'école gratuitement de 9 ans à 16 ans. On leur apprend le tibétain et le chinois, et ma fille aînée est au lycée à Chengdu* [capitale de la province du Sichuan, NDLR]», témoigne Gunggar Sandrup de la commune de Dangchukka, à trois heures de route de Lhassa. Dans cette agglomération perdue au milieu d'un grand plateau semi-désertique, la présence d'un hôpital témoigne de la priorité accordée à la santé des populations autochtones. *«Dans les années 1950, l'espérance de vie des Tibétains n'était que de 37 ans, aujourd'hui elle est de 65 ans»*, martèle un responsable local. Dans la cuisine traditionnelle tibétaine, on ne s'étonne pas de prendre le thé au beurre de yack entre un poster de bouddha et les portraits de Mao et de Deng Xiaoping...

Idéalement, l'objectif des administrateurs chinois consiste à faire émerger une «classe moyenne». L'analphabétisme qui frappait encore 90% de la population dans les années 1 960 aurait été ramené à 40%. Et le nombre de Tibétains disposant d'un diplôme du secondaire s'établit à 11%. Que deviennent-ils ? Les meilleurs éléments viennent renforcer l'administration où on leur réserve des postes. Mais tous ne seront pas fonctionnaires... *«Quand vous avez étudié dans les lycées et les facultés chinoises, vous pouvez trouver un job mais il faut se spécialiser dans un métier porteur sur le marché du travail*, explique le vice-gouverneur qui vante les nouvelles filières de l'accueil touristique. *Nous avons un besoin urgent d'améliorer notre qualité de service...»*
Reste à déterminer si ce nouveau rêve chinois est bien désirable. *«Les Tibétains prennent ce qu'il y a à prendre. Qui refuserait qu'on lui reconstruise sa maison ? Ils placent des drapeaux chinois sur le toit pour ne pas avoir d'ennui. Mais ils sont inquiets. Que vont devenir leurs enfants dans le nouveau système ? En ville, le chômage et une nouvelle misère qui les guettent»*, résume un jeune père de famille de Lhassa. Deux sociétés se côtoient sans se fondre. Il y a les villes nouvelles chinoises et les campagnes où l'on mesure le vrai niveau de vie tibétain cinquante-sept ans après la «libération pacifique» de 1951. *«Les écarts de richesse ne cessent de se creuser*, note Andrew Fischer, économiste du développement à la London School of Economies. *Le revenu moyen d'une famille urbaine est aujourd'hui six fois supérieur à celui d'un foyer rural.»* Exclus d'une croissance qui profite aux migrants Han ou Hui (musulmans), les Tibétains ne maîtrisent pas les codes du business à la chinoise. *«Seule une petite minorité de la population autochtone a suivi des études secondaires et connaît suffisamment le mandarin pour pouvoir s'insérer dans la nouvelle économie touristique»*, précise Andrew Fischer, qui estime le taux de chômage réel à plus de 12%, soit trois fois plus que le niveau reconnu par les statistiques officielles, et déplore le manque d'expertise indépendante pour apprécier la réalité du développement. Seule certitude : Pékin investit à fonds perdus. Ces dernières années, le montant total des subventions a été supérieur de 20% au PIB de la région ! Omniprésente, l'administration, armée comprise, représente 13% de l'activité tertiaire, contre 2,7% en moyenne dans le reste de la Chine. Bref, la région est maintenue en respiration artificielle. Comme si les intérêts stratégiques, et notamment ceux de la sécurité militaire dans cette région de contact et de conflit frontalier avec l'Inde, l'emportaient sur les considérations économiques affichées. A Lhassa, pour les Tibétains de la rue, la cause est entendue : le train sur le toit du monde sert avant tout à acheminer des troupes et du matériel vers les nombreuses bases militaires du sud de la région !
Le risque de cette marche forcée, c'est bien sûr le massacre des vrais trésors du Tibet : une nature et une culture uniques. A Lhassa, les responsables jurent leurs grands dieux qu'ils agissent dans le respect des écosystèmes et des traditions. *«La Chine va investir 10 milliards de yuans pour protéger l'environnement»*, a annoncé Zhang Yongze, le responsable du bureau pour l'environnement. Les fonctionnaires, qui se vantent d'avoir mis un terme à l'exploitation forestière dévastatrice au sud de la Région autonome et à la prospection aurifère polluante au nord, veulent créer une «barrière écologique» comprenant 14 projets prioritaires de protection de 2006 à 2030. Côté patrimoine 333 millions de yuans (1) ont été attribués à la rénovation des sites religieux. Un juste retour après les destructions de la Révolution culturelle... Mais faut-il croire aux milliards de la Chine ? En ce mois de décembre, les pèlerins de l'immense montagne qui arrivent à Lhassa n'en ont cure. La mine noircie par le soleil et la poussière, ils ont marché le long des routes fraîchement bitumées, se prosternant tous les trois pas, pour arriver jusqu'à la ville sacrée. Sur la place du temple de Jokhang, ils serrent dans leurs poings quelques yuans et s'en vont les offrir aux bouddhas d'hier et de demain...

(1) 10 yuans = 1 euro.

Sylvain Courage
Le Nouvel Observateur